



BRILL

Pāpiyān > 波旬 Po-siun

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 30, No. 1/2 (1933), pp. 85-99

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527042>

Accessed: 04/02/2011 14:08

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

PĀPIYĀN > 波旬 PO-SIUN

PAR

PAUL PELLIOT.

Pāpiyān, “le Pire (au comparatif)”, ou plus complètement Deva Māra Pāpiyān, se rencontre anciennement en chinois sous les formes 波旬 Po-siun, 魔波旬 Mo Po-siun et 天魔波旬 T'ien-Mo Po-siun; *t'ien* traduit *deva*; Mo transcrit Māra; Po-siun transcrit Pāpiyān ¹⁾).

1) Le dictionnaire d'Oda Tokunō⁶, 1258, cite cette phrase qu'il dit tirée du *Sūtra des 42 articles*: “Lorsque le Buddha atteignit la *bodhi*, T'ien-Mo Po-siun l'assaillit de tentations pendant trois décades”; or, si l'histoire de la mission envoyée en 61 ou 64 de notre ère et qui aurait rapporté de l'Inde ce *sūtra* est apocryphe, il n'en reste pas moins que la rédaction du *sūtra* chinois ne paraît pas pouvoir être abaissée au-delà du milieu du II^e siècle (cf. H. Maspero, dans *BEFEO*, X, 97; S. Lévi, dans *JA*, 1911, I, 448); en ce cas, T'ien-Mo Po-siun serait un des plus vieux termes du bouddhisme chinois. Mais je ne trouve pas trace du passage cité par Oda Tokunō dans le *sūtra*, pas même dans les additions spéciales au texte des Ming, et la phrase doit être empruntée à quelque commentaire probablement très tardif. T'ien-Mo Po-siun se rencontre tel quel dans la traduction de l'*Avatamsaka* faite sous les T'ang et est glosé par Houei-yuan (*Tripit.* de Tōkyō, 爲, X, 123b, 142b). Quant à Po-siun, la plus ancienne mention datée que j'en aie relevée jusqu'ici est, vers 400, dans les traductions de Kumārajīva. Pour ce qui est du mot 魔 Mo, transcription de Māra, le *K'ang-hi tseu-tien* dit que le *Chouo wen* l'enregistre dans son sens de “démon” (= Māra), et ceci paraîtrait indiquer que cette transcription était déjà connue en Chine en 100 de notre ère. En réalité, il n'en est rien. Ce mot *mo* est un de ceux qui ont été ajoutés au *Chouo wen* dans la seconde moitié du X^e siècle. Le même *K'ang-hi tseu-tien* qui a invoqué ici le *Chouo wen* ajoute d'ailleurs ensuite, conformément à une tradition qui est courante mais dont je n'ai pas recherché la source, que les textes bouddhiques ont d'abord transcrit Māra par 磨 Mo, et que c'est l'empereur Wou des Leang qui créa le caractère 魔 Mo. Ceci nous met dans la première moitié du VI^e siècle. Si cette tradition est juste, tous les textes antérieurs à cette date et qui ont aujourd'hui 魔 Mo comme transcription de Māra auraient été modernisés.

Cette dernière équivalence ne laisse pas d'être phonétiquement surprenante, et on en a proposé plusieurs explications.

En 1908, Ed. Huber (*Sâtrâlanḥkāra*, p. 478), invoquant, à côté de Po-siun, la transcription 耶旬 *ye-siun* en face de "prâcrit *jhāpati*", a considéré comme évident que 旬 *siun* était altéré de 甸 *p'o*; Chavannes (*Cinq cents contes*, III, 78) a accepté cette hypothèse comme "fort vraisemblable" ¹⁾. Mais cette faute généralisée dans des expressions très usuelles, et entre deux caractères graphiquement si différents, est loin d'aller de soi; en outre 甸 *p'o* est **b'uak*, et la gutturale finale se retrouve dans toutes les transcriptions anciennes, qu'il s'agisse du titre turc de *bäg* ou de la fleur 瞻甸 *tchan-po*, *campaka* (> **čambag^a*); rien ne nous autorise au contraire à supposer une prononciation **Pābig^{an}* ou **Pābeg^{an}* de **Pāpīḡān* ²⁾.

La difficulté est encore plus grande si on lit **ye-p'o* au lieu de *ye-siun*. Les autres transcriptions anciennes du terme sont 耶維 *ye-wei*, 闇維 *chō-wei*, 蚰維 *chō-wei*, 闇毘 *chō-p'i*, 茶毗 *tch'a-p'i* ³⁾, 闇鼻 *chō-pi*, 闇鼻多 *chō-pi-to*, qui, en principe, supposeraient respectivement des formes prâcritisantes **yavāi*, **jhavāi*, **jhavi*, **jhavita*; Watters (*Essays*, 416) et d'autres en ont naturellement rapproché le pāli *jhāpita*, qui s'applique bien à la crémation; la correction du *siun* de *ye-siun* en *p'o* (**b'uak*), avec la gutturale finale ancienne de ce dernier caractère, est exclue par les autres transcriptions du terme et par l'équivalent pāli. J'ajouterai qu'on paraît s'être parfois mépris sur le terme hindou

1) En réalité, cette solution avait déjà été proposée par Schlegel en 1898 (*T'oung Pao*, IX, 271).

2) La simple équivalence *pa* pour 甸 *p'o*, adoptée par O. Rosenberg (*Vocabulary*, 67) à la suite de Julien (*Méthode*, p. 167), est inexacte.

3) Oda Tokunō⁶, 1181, conformément à la tradition japonaise, écrit 茶毗 *t'ou-p'i* et prononce *dabi*; mais la confusion de 茶 *tch'a* et de 茶 *t'ou* dans les textes chinois anciens est un phénomène bien connu; l'analogie même des autres transcriptions est en faveur de *tch'a*.

que les bouddhistes chinois voulaient rendre sous ces diverses transcriptions. Le verbe pâli *jhāpeti*, dont *jhāpita* est le participe, est le causatif de *jhāyati*, qui répond à la fois à scr. *dhyāyati*, “méditer”, et à scr. *kṣāyati*, “brûler”. On attendrait donc que les textes du sanscrit bouddhique fournissent *kṣapayati* au sens d’“incinérer”, mais c’est au contraire en *dhyāpayati* qu’ils ont resanscritisé le vieux terme prâcrit (cf. Speyer, *Avadānasataka*, II, 209). Ceci nous donne la solution pour le nom sanscrit de la crémation chez Hiuan-tsang (*Mém.*, I, 332), à savoir 涅槃般那 *nie-tie-pan-na* (**niet-d’iep-puân-na*); Julien a rétabli *niṣṭapana*, souvent répété après lui, et qui a même passé dans le dictionnaire de Böhlingk. Mais c’est là une restitution phonétiquement inadmissible. Oda Tokunō⁶, 1370, a indiqué de son côté **nirdhāpana* ou **nirdahana*, moins inexacts, sans être absolument corrects¹⁾. En réalité, avec le système rigoureux de Hiuan-tsang, on ne peut lire que **nirdhyāpana* (pour **nirdhyāpana*?), autrement dit avec la même resanscritisation que dans *dhyāpayati*.

Antérieurement à Huber, et dès 1901, M. Takakusu (*JRAS*, 1901, 457) avait déclaré, lui aussi sans réserves, que le *siun* de Po-siun et de *ye-siun* était fautif pour un caractère qu’il écrit 旬 et prononce *pi*; tel quel ce caractère n’existe pas, et je ne vois même pas quel est celui que M. Takakusu a pu avoir en vue; en tout cas, cette correction au moyen d’une forme assurément aberrante est tout arbitraire, et il n’y aurait pas lieu de s’y arrêter autrement si Oda Tokunō, sans autre explication, ne disait de manière analogue (pp. 979³ et 1662³) que, dans Po-siun et *ye-siun*, 旬 *siun* est pour 旬 (?) et doit par suite se lire *pi*; mais 旬 ne se prononce en chinois que *kiu* et *keou*, et jamais *pi*; peut-être n’est-ce pas *kiu* qu’Oda avait écrit. Les notes inexactes de M. Taka-

1) **Nirdahana* se retrouve dans *Bukkyō daijū*, III, 3256.

kusu et d'Oda Tokunō sur *siun* remontent peut-être à une mauvaise tradition dérivant indirectement du *Yi-ts'ie-king yin-yi* de Houei-lin. On sait que Houei-lin, natif de Kašgar, acheva en 817 son grand *Yin-yi* en 100 chapitres, plein de choses, mais où abondent les interprétations personnelles, souvent très sujettes à caution. Houei-lin s'est occupé du nom de Po-siun au moins à trois reprises, aux ch. 10, 12 et 25¹⁾. Voici les trois gloses:

1^o (ch. 10): "*Po-siun*. La forme sanscrite correcte est 波俾掾 Po-pei-yuan (= *Pāpīyān*), ce qui veut dire en chinois Māra le Mauvais (惡魔)... Les anciens²⁾ ont rendu [le nom] par 波卑 Po-pei³⁾. La langue des Ts'in (= *le chinois*) aimait la brièveté, et finalement supprima le caractère *pei*⁴⁾. Le caractère 旬 s'écrivait

1) *Tripit.* de Meiji de Tōkyō, 爲, VIII, 83 a, 90 b, 158 b; *Tripit.* de Taishō, t. 54, pp. 369¹, 379¹, 465². On sait que le *yin-yi* de Houei-lin n'a été conservé que par l'édition de Corée, et par suite on ne devrait pas avoir de variantes entre deux éditions qui reproduisent un seul et même texte; mais si l'édition de Meiji est souvent fautive, il ne semble pas que celle de Taishō soit non plus sans reproches; l'édition de Corée elle-même donnait d'ailleurs déjà un texte assez altéré.

2) 古人 *kou-jen* (Taishō), préférable à 古文 *kou-wen* (Meiji).

3) Ainsi écrit dans l'édition de Meiji; la leçon de l'édition de Taishō est une forme vulgaire du même caractère.

4) 秦言好略。遂去卑字。 On ne voit pas très bien à première vue pourquoi Houei-lin désigne ici le chinois par "langue des Ts'in", au lieu qu'au début du paragraphe il a bien appelé le Chinois la "langue des T'ang", conformément au nom de la dynastie qui régnait de son temps. Ce n'est pas qu'il veuille indiquer ici le pays de Ts'in, c'est-à-dire le Chânsi. On pourrait penser que, parlant d'un terme adopté à une époque bien antérieure à celle des T'ang, il a employé Ts'in, qu'il sentait l'équivalent du sanscrit Cina, comme un nom général valant pour la Chine de tous les temps. Mais il me paraît plus probable qu'il ait en en vue Kumārajīva, qui a employé Po-siun sous les Ts'in postérieurs, et a ajouté à ce nom sa traduction en "langue des Ts'in". Les éditions de Meiji et de Taishō ne ponctuent pas les *yin-yi*, si bien qu'on ne peut dire comment les éditeurs entendaient le passage. Mais on constate avec surprise que le *Bongo jiten* de Fujii (p. 347), Oda Tokunō (p. 1396) et le *Bukkyō daijii* (III, 3832) ont mis le point après 好 *hao*; le sens serait alors "en langue des Ts'in, cela veut dire 'bon'"; mais *pāpīyān*, "pire", signifie précisément le contraire de "bon"; en outre le rythme est ainsi brisé et la phrase suivante ne s'explique plus; c'est un contresens certain.

à l'origine avec 目 *mou*¹⁾ et se prononçait 縣 *hiuan*²⁾; [ensuite] on l'a écrit par erreur avec 日 *je*, c'est-à-dire 旬 *siun*. J'ai vérifié dans le texte sanscrit [du *sūtra*]; il n'y a pas de son 巡 *siun* [dans le nom de Pāpīyān]; c'est donc une erreur de copiste, mais qui se transmet déjà depuis longtemps."

2^o (ch. 12): "波卑掾 *Po-pei-yuan*. [Le dernier caractère] se prononce *yuan*; c'est le nom sanscrit du *deva* Māra. Traditionnellement on dit par erreur Po-siun, mais il n'y a pas de forme sanscrite Po-siun. Les anciennes traductions écrivaient 陂旬 *Pei-hiuan*³⁾ [, où le dernier caractère] se prononce *hiuan*; c'est une abréviation. Les gens postérieurs ont écrit fautivement 旬 *siun* au lieu de 旬 *hiuan*."

3^o (ch. 25): 魔波旬 *Mo Po-siun*. La forme sanscrite complète est 禰⁴⁾ 縛摩羅波裨旬 *Ni-fou-mo-lo-po-pei-siun*⁵⁾ (*Deva* Māra Pāpīyān); *ni*⁶⁾-*fou* (*deva*) signifie "dieu"; Mo-lo (Māra) signifie "obstacle"; Po-pei-siun (Pāpīyān) signifie "Mauvais". . . ."

1) Ceci implique qu'au début de la présente phrase Houei-lin ait écrit 旬, et non 旬 *siun* comme le donnent nos éditions.

2) 縣 se lit tantôt *hien* (**γien*), tantôt *hiuan* (**γiwen*, en valeur de 懸 *hiuan*); le mot 旬, pratiquement inusité, se lit tantôt *hiuan*, tantôt *siun*.

3) Bien que l'édition de Taishō n'en dise rien, il semble bien, d'après une note de celle de Meiji, que l'édition de Corée ait ici *siun*; mais la correction en *hiuan* est en tout cas justifiée. Quant au premier caractère, *pei*, peu employé en transcription et qui va mal ici phonétiquement, je soupçonne que c'est aussi une faute de l'édition de Corée pour 波 *po*.

4) Il faut évidemment corriger ainsi le 稱 *tch'eng* de nos éditions.

5) De toute évidence, Houei-lin, qui a dit dans les deux paragraphes des ch. 10 et 12 qu'il n'y a pas de forme sanscrite répondant à la leçon *siun*, a écrit ici aussi 旬 *hiuan*, et il faut lire Po-pei-hiuan; de même dans la suite de la citation.

6) L'édition de Taishō a ici 禰, caractère inconnu; mais celle de Meiji donne 禰, forme vulgaire de 禰 *ni*; c'est certainement la bonne leçon, et c'est d'ailleurs celle qui est donnée dans les deux cas pour ce texte par Oda Tokunō, p. 1662³, soit par une correction justifiée, soit pour avoir rencontré ailleurs le texte correct. Par contre, Oda Tokunō écrit 裨 *pai* au lieu de 裨 *pei*. Enfin Oda garde Po-pei-siun,

Si on lit attentivement ces trois textes, on reconnaîtra qu'ils concordent assez mal, et la seule manière de les concilier est, à mon sens, d'admettre que le premier est altéré. Houei-lin a dû écrire: "Les anciens ont rendu [le nom] par Po-peï-hiuan. La langue des Ts'in aimait la brièveté, et finalement on supprima le caractère *pei*"; autrement dit, Po-peï-hiuan aurait été abrégé en Po-hiuan, altéré lui-même ensuite en Po-siun. C'est alors seulement qu'on peut comprendre le second texte disant que Pei-hiuan (lire Po-hiuan) est une abréviation. Et enfin c'est bien cette forme non abrégée de Po-peï-hiuan que nous retrouvons, altérée par les copistes postérieurs à Houei-lin en Po-peï-siun, dans la troisième citation.

Mais le prétendu Po-peï-hiuan (▷ Po-peï-siun > Po-siun) ne s'est rencontré en réalité nulle part. La sifflante du *siun* de Po-siun gênait Houei-lin et, pour y échapper, il a imaginé son Po-peï-hiuan (*Puâ-pjië-γi^wen) qui lui paraissait plus facilement conciliable avec Pāpīyān; c'est l'effort désespéré d'un auteur du IX^e siècle qui ignore la phonétique chinoise ancienne et les intermédiaires prâcritisants par lesquels les termes hindous sont parvenus en Chine. Le plus simple est au contraire de garder les formes chinoises traditionnelles et de dire qu'on a eu dès l'origine *ye-siun* (*ȝa-zȝuēn) comme transcription d'une forme prâcritisante analogue à *jhāvēn^a et Po-siun (*Puâ-zȝuēn) comme transcription d'une forme comme *Pāvēn (< Pāpīyān). Des autres transcriptions de Pāpīyān attestées

mais ajoute que 旬 *siun* est fautif pour 旬 *kiu*; du moins est-ce le caractère *kiu* qui ressemble le plus à la forme donnée par ses éditeurs posthumes, ici et à la p. 979⁸; mais on a vu que M. Takakusu, dès 1901, avait donné une information analogue, et indiqué, comme Oda l'a fait plus récemment, une prononciation *pi* pour le caractère ressemblant à *kiu*. En dernière analyse, ces corrections me paraissent remonter au 旬 *hiuan* de Houei-lin, mal interprété soit par M. Takakusu qu'Oda aura suivi, soit par un prédécesseur Japonais de qui dépendraient à la fois M. Takakusu et Oda Tokunō.

dans les textes, **波卑椽** Po-peï-yuan, **波卑緣** Po-peï-yuan, **波卑掾** Po-peï-yuan, **波卑夜** Po-peï-ye, **波卑** Po-peï, **播禪** Po-peï, **波鞞** Po-pi représentent directement Pāpiyān et n'apprennent rien; **波卑面** Po-peï-mien paraît répondre à Pāpiman (Pāpman).

L'hypothèse de Houei-lin est d'ailleurs condamnée par le fait que la même transcription Po-siun qui répond à Pāpiyān se rencontre, dans plusieurs ouvrages anciens, pour transcrire le nom de la ville ou du royaume que le pāli et certaines sources chinoises appellent Pāvā et que Yi-tsing nomme Pāpa ou Pāpā (cf. Przyluski, dans *JA*, 1918, II, 407): je citerai par exemple, outre le *Pan-ni-houan king* que Przyluski a déjà invoqué, le *Fo pan-ni-houan king* (13a; cf. Behrsing dans *Asia Major*, VII, 31—33)¹, et divers passages du *vinaya* des Mahīśāsaka (cf. Jaworski, *La section de la nourriture*, dans *Rocznik Oriental.*, VII, 86, et aussi *Tripit.* de Meiji, **張**, I, 89 r⁰; II, 46 r⁰, 68 r⁰)². Il ne peut naturellement être question, dans la transcription de ce nom disyllabique, d'une série Po-peï-hiuan > Po-hiuan > Po-siun, et c'est bien le *siun* de Po-siun qui, de quelque manière, répond à -vā de Pāvā (> *Pāvi?).

Une dernière transcription de Pāpiyān me reste mystérieuse: c'est celle de **波旬踰** Po-siun-yu, qu'Oda Tokunō, p. 1396³, cite d'après un commentaire dont la date m'est inconnue; sa finale est analogue à celle d'un nom **羅旬踰** Lo-siun-yu ou **羅旬喩** Lo-siun-yu que j'ai rencontré dans le *Tripitaka* de Kyōto, XXVII, v, 214 v⁰, et VII, 396 r⁰, mais dont l'original m'échappe.

D'autres exemples attestent d'ailleurs que le mot *siun* a bien

1) Le *gin-yi* de K'o-hong (*Tripit.* de Tōkyō, **爲**, III, 2b) relève dans ce *sūtra* la leçon **波洵** Po-siun, et dit que le second caractère doit bien s'y lire **旬** *siun*.

2) Le passage de II, 46 r⁰, localise à Po-siun l'histoire des poussins mi-poulets mi-corbeaux; M. S. Lévi, *JA*, 1932, I, 5, s'est trompé en disant que cet apologue ne se rencontrait pas dans le *vinaya* des Mahīśāsaka.

été employé dans des transcriptions anciennes: tel est peut-être le cas pour 般遮旬 *pan-tchō-siun*, qui serait *pañcābhijñāḥ* (mais cf. *Hōbōgirin*, p. 95), et sûrement pour 由旬 *yeou-siun* (**ȷu-züēn*), parfois 俞旬 *yu-siun* (**iu-züēn*), *yोजना*.

Mais, si nous nous en tenons aux leçons *ye-siun* et *Po-siun*, comment *ye-siun* peut-il rendre **jhāvēn*^a, et comment *Po-siun* peut-il transcrire **Pāvēn*? *Po* (**puā*) rend régulièrement le *pā* de **Pāvēn*; tout le reste semble anormal.

Pour ce qui est de l'initiale 耶 *ye* (**ȷa*) en face d'un pracrit *jhā-*, nous devons envisager successivement un fait chinois et un fait dialectal possible d'Asie Centrale.

L'écriture chinoise actuelle distingue soigneusement 耶 *ye* (**ȷa*) et 邪 *sie* (**zȷa*), mais les dictionnaires chinois, dès le VI^e siècle, ne donnent 耶 *ye* que comme une forme vulgaire de 邪 *sie*, et c'est 邪 qui s'employait anciennement avec la double valeur des actuels *ye* et *sie*. Ceci explique que les deux caractères se rencontrent encore souvent pris l'un pour l'autre dans les transcriptions de noms ou de termes étrangers, et on trouve trace de 邪旬 et de 邪惟, soit en apparence *sie-siun* et *sie-wei*, à côté de *ye-siun* et *ye-wei*¹). Bien plus, Oda Tokunō donne les deux orthographes de la première expression (pp. 979³, 1181², 1755¹), mais renvoie de l'une à l'autre, et c'est sous *jajun*, prononciation japonaise de *sie-siun*, que se trouve l'article consacré à cette expression *ye-siun* ou *sie-siun*. On pourrait donc se demander s'il n'y a pas là une tradition japonaise autorisée, et s'il ne faudrait pas lire en chinois *sie-siun* plutôt que *ye-siun*. Je crois cependant qu'il n'en est rien.

1) Le *Yi-ts'ie-king yin-yi* de Hiuan-ying (*Tripit.* de Meiji, 爲, VII, 17 b et 20 a) donne dans les éditions actuelles 邪維 *sie-wei* et 邪旬 *sie-siun*, sans variantes, mais les passages mêmes qu'il glose ont dans le texte actuel, et également sans variantes, 闇維 *chō-wei* dans le premier cas et 耶旬 *ye-siun* dans le second (*ibid.*, 宙, V, 12 b et 37 a).

Oda Tokunō a dû prendre simplement l'orthographe de Hiuan-ying, et la prononcer suivant la prononciation japonaise ordinaire du premier caractère, quoiqu' aucune glose phonétique ancienne ne garantisse une telle prononciation dans cette expression; mais Oda lui-même n'indique par ailleurs que *ye-wei*, et pas *sie-wei*, dans cette seconde expression parallèle à *ye-siun*. En fait, je ne me rappelle aucun exemple certain de 邪 employé vraiment en valeur de *sie* et non de *ye* dans la transcription d'un nom étranger¹⁾. Nous devons donc, à mon sens, lire *ye-siun* et *ye-wei*, non *sie-siun* et *sie-wei*, et, en principe, ce *ye* représente en transcription *yā-* (et non *jhā-* ou une forme dialectale à initiale sonore siffiante, chuintante, palatale ou affriquée qui réponde au *jhā-* du pāli *jhāpita*). A vrai dire, ce *ye* (**ja*) chinois n'a pas toujours dû commencer sans un élément consonantique, et M. Karlgren (*Anal. Dict.*, p. 238) a admis, pour expliquer la double prononciation de 邪, que celle en *sie*, moyen chinois **zja*, remontait à une initiale plus ancienne **dz-*, et celle en *ye*, moyen chinois **ja*, à une initiale plus ancienne **z-*. Mais, dès les transcriptions bouddhiques chinoises les plus anciennes, c'est-à-dire dès le II^e siècle, nous voyons 邪 (ou 耶) *ye* employé pour rendre *yā* des noms hindous, en toutes positions, et

1) Dans le texte du *Wei lio*, qui remonte au milieu du III^e siècle, mais nous est parvenu sous une forme assez altérée, on a 莫邪, soit en apparence Mo-sie, pour transcrire le nom de Māyā; mais il faut d'autant plus transcrire Mo-ye (comme l'a d'ailleurs fait Chavannes dans *T'oung Pao*, 1905, 543) que cette transcription a été vraisemblablement influencée par le nom de la femme Mo-ye de la légende chinoise, écrit de la même manière (c'est sans doute ce qui a fait employer ici 莫 *mo* [**māk*], malgré sa gutturale finale). Quant à l'orthographe 屑頭邪 Siao-t'eu-sie (ou Siao-t'eu-ye) du même *Wei lio* pour Śuddhodana, je soupçonne que 邪 y est fautif pour 那 *na*. Comme exemple de la confusion ancienne de 邪 *sie* et de 耶 *ye*, j'ai noté autrefois que le mss. Ch. 83 de Stein était intitulé 摩訶摩邪經 (avec 邪 = 耶), mais donnait par contre 南无破耶見魔菩薩 (avec 耶 = 邪), et cette même orthographe se retrouve pour le second passage dans le *Tripit.* de Kyōto, Suppl^t I, I, 80 a; on a aussi 耶見 dans mss. Ch. 86 de Stein.

sans que nous ayons lieu de supposer que tous ces *yā* hindous parvenaient en Chine par des intermédiaires dialectaux qui les avaient transformés en des *jā*, *zā*, etc. Je pense donc que le *z- par lequel débutait le mot *ye* en chinois archaïque était amui dès les débuts de l'ère chrétienne, bien avant les environs de l'an 500 où le moyen chinois donne **ia*. Dans ces conditions, ce n'est pas du côté chinois qu'il faut chercher l'explication de *ye* (**ia*) répondant au *jhā*- du pali *jhāpita*, et nous devons nous tourner vers les intermédiaires prâcritisants d'Asie Centrale et les langues non indiennes par lesquelles le bouddhisme est d'abord parvenu aux Chinois. Evidemment notre connaissance de ces intermédiaires et de leur rôle est encore trop fragmentaire pour que nous puissions dire d'après une seule équivalence lequel d'entre eux a servi dans un cas donné; mais les alternances *ya-*, *ja-*, *za-* abondent dans les prononciations dialectales que nous révèlent les textes de l'Asie Centrale et les transcriptions de noms ou de mots d'Asie Centrale dans d'autres langues; et il me suffit dans le cas présent de pouvoir dire qu'une prononciation d'Asie Centrale en *yā-* ou quelque chose d'approchant peut expliquer le *ye-* de *ye-siun* et de *ye-wei*.

Mais si l'anomalie apparente qui met ch. *ye* (**ia*) en face de *jhā*- du pali n'est pas due au chinois, il est impossible également d'expliquer par la phonétique chinoise l'emploi de *siun* (**ziuën*) pour rendre le phonème à initiale labiale qui correspond à la seconde partie de pali *jhāpita* et de Pāpīyān; d'autre part une correction de *siun* en un autre caractère nous est apparue comme une hypothèse arbitraire et, dans le cas présent, désespérée. Il reste à montrer que le cas de *siun* n'est pas isolé et que des mots chinois à s- (*z-) ont souvent servi à rendre des phonèmes d'origine hindoue qui débutaient normalement par une labiale, et cela non seulement en position médiane, mais même à l'initiale. En voici quelques exemples. 1^o Le nom du vent violent *vairambha*, pali

verumbha, est transcrit régulièrement en chinois 毘藍 *p'i-lan*, 毘嵐婆 *p'i-lan-p'o*, etc.; mais on a aussi toute une série de transcriptions anciennes 隨藍 *souei-lan* (**z^wi₂-lâm*), 隨藍婆 *souei-lan-p'o* (**z^wi₂-lâm-b^uâ*), et même 旋嵐 *siuan-lan* (**z^hân-lâm*), 旋藍 *siuan-lan* (**z^hân-lâm*) et 旋藍婆 *siuan-lan-p'o* (**z^hân-lâm-b^uâ*)¹). Les rédacteurs du *Hôbôgirin* qualifient à bon droit ces transcriptions d'“aberrantes”, mais ne les expliquent pas. M. Anesaki (*The four Buddhist āgamas in Chinese*, p. 54), rencontrant 隨藍 *Souei-lan* comme transcription du nom propre qui est en pâli *Velāma*, a dit en note: “隨, a mistake for 頻 (Ve)? This confusion occurs very often”²). Mais ce n'est pas là une solution, car il n'y a aucune ressemblance graphique entre 隨 *souei* et *p'in*, et les transcriptions de *vairambha* avec *siuan* montrent d'ailleurs que le problème ne consiste pas en une confusion de caractères chinois.

²⁰ Dans les versions chinoises du *Vessantara jātaka*, le nom du roi Śibi ou des Śibi est écrit 濕波 *Che-po* dans le texte indépendant³), mais 濕隨 *Che-souei* (**Śi₂ap-z^wi₂*) dans le *Lieou-tou tsi king* (*Tripit.* de Meiji, 宙, V, 55b, confirmé par 爲, I, 82a) et dans le *King-liu yi-siang* (*ibid.*, 雨, IV, 3a); et *Che-po* lui-même est en réalité une faute dans un texte chinois qui primitivement, donnait, lui aussi, *Che-souei*⁴).

1) Cf. l'article *biramba* du *Hôbôgirin*, p. 77.

2) On a dans d'autres textes P'i-lo-mo et P'i-lan; le “Pi-kien” d'Ivanovskii (*Rev. Hist. des Relig.*, 1903, I, 330) résulte de la confusion facile et fréquente entre 監 *kien* et 藍 *lan*.

3) C'est celui que Chavannes a traduit en 1911 dans *Cinq cents contes*, III, 363.

4) Le sūtra indépendant dit, dans la traduction de Chavannes: “Autrefois . . . , il y avait un grand royaume appelé *Che-po* 葉波 (Çibi); le nom du roi était 濕波 *Che-po*; il gouvernait son royaume . . .” Ainsi c'est le premier nom, non le second, que Chavannes identifiait à celui de Śibi. Mais 葉 se prononce en principe *ye* (**i₂p*), bien qu'il ait une prononciation subsidiaire *chō* (*śi₂p*), et sa valeur de transcription normale, à l'initiale, est *yap* (*yab*, *yav*) (cf. aussi *BEFEO*, IV, 269); dans les listes de parfums du *Suvarnaprabhā*, le 葉婆爾 *ye-p'o-ni*, rendu en chinois par 馬芹 *ma-k'in* (sur ce nom chinois, cf. Bretschneider, *Botanicon sinicum*, II, 38), n'est pas

3^o Le nom de Vaiśālī se rencontre transcrit, entre autres formes, 隨舍 Souei-chō, 隨舍利 Souei-chō-li, 隨邪利 Souei-ye-li;

autrement identifié comme plante, mais la transcription doit bien représenter *yavanī* (cf. aussi *T'oung Pao*, 1932, 182 pour Ye-t'iao, où je vois la transcription d'une forme prérite de Yavadvipa). Dès 1904, (*BEFEO*, IV, 272), à propos de travaux antérieurs où Chavannes avait déjà adopté la transcription "Che-po" (au lieu de Ye-po) et l'équivalence à Śibi, j'avais exprimé des doutes sur la transcription et sur l'équivalence; je faisais remarquer que le pays de 葉波 Ye-po, connu comme un grand royaume dès le second quart du III^e siècle, puis mentionné en 430 pour ses cotonnades, était assez vraisemblablement le pays de 業波 Ye-po ou 業波羅 Ye-po-lo de Song Yun, et que 業 *ye* (*ngiŋp) n'a pas, lui, de prononciation subsidiaire *chō* (*šjāp); en même temps je rappelais que Marquart (*Ērānšahr*, 246 ss.) avait pensé retrouver dans Ye-po ou Ye-po-lo le titre de *yabyu*, mais estimais que la démonstration de cette équivalence n'était pas acquise. Depuis lors, en 1914 (*JA*, 1914, II, 418), j'ai émis l'opinion que, sous le nom du religieux 野想羅 Ye-hou-lo dont triomphe le roi Ménandre dans les versions chinoises du *Milindapañha*, pouvait se dissimuler un Yamala équivalant à Yāvana; cette solution me paraît toujours vraisemblable. Un peu plus tard, et sans connaître mon article de 1914, Marquart (*Das Reich Zabul*, 35—36), abandonnant tacitement son argumentation de l'*Ērānšahr*, déclarait que, pour le royaume de Ye-po ou Ye-po-lo, on ne pouvait songer, selon lui, qu'à un original Yavana ou à un original Śavara. De mon côté, j'ai rencontré depuis lors un passage du *Sau-mi-ti pou louen* (Nanjiō, n^o 1272), où il est question (*Tripit.* de Meiji, 藏, IV, 46a) de la manière dont le Buddha parle à un homme du royaume de Ye-po. Tout ceci implique déjà que le Ye-po ait été un grand pays bien connu, et l'obscur Śibi me paraît ici hors de question. Mais il y a plus: 1^o. Dans le *Lieou-tou tsi king*, le texte débute ainsi: „Jadis le roi du royaume de 葉波 Ye-po avait pour titre (號 *hao*) 濕隨 Che-souei; son nom personnel (名 *ming*) était 薩閣 Sa-chō (*Sat-zia) . . .”. En outre, c'est là seulement le texte de l'édition de Corée; toutes les éditions chinoises ont: „Jadis le roi du [ou des] 葉波羅 Ye-po-lo avait pour titre . . .”. Cette leçon paraît bien confirmer l'identification de ce Ye-po ou Ye-po-lo avec le Ye-po ou Ye-po-lo de Song Yun, et je crois, malgré l'assourdissement de la labiale dans une transcription qui suggère *Yapala, qu'il s'agit des Yavana. On pourrait alors comprendre: „Jadis le roi des Yavana avait pour titre Che-souei . . .”. 2^o. C'est en reproduisant le sūtra indépendant, celui même que Chavannes a traduit, que le *King-liu yi-siang* écrit 濕隨 Che-souei et non 濕波 Che-po comme nom du roi. Il en résulte, à mon sens, que Che-souei est bien la leçon primitive du texte indépendant, altérée plus tard en Che-po par l'attraction du Ye-po qui précède. 3^o. La vocalisation de Ye-po ou Ye-po-lo suppose un *a* dans la première syllabe du nom original, mais celle de Che-souei suppose un *i*. Pour toutes ces raisons, il me paraît sûr que Chavannes s'est trompé en donnant Śibi comme original de 葉波 Ye-po; c'est Che-souei, altéré en un cas en Che-po, qui représente Śibi.

cf. *Tripit.* de Meiji, 爲, VII, 11b. Par ailleurs, quand on trouve, *ibid.*, 黃, V, 59b, la forme 墮舍羅 T'o-chō-lo, où la comparaison avec le 維耶羅 Wei-ye-lo du texte parallèle de 60a ne laisse pas de doute qu'il s'agisse aussi de Vaiśālī, je considère comme certain que 墮 t'o (*d'uâ), injustifiable de toute manière, n'est qu'une faute graphique pour 隨 souei. Il en est de même pour la leçon 墮舍 T'o-chō. Le *yin-yi* de K'o-hong (爲, III, 10b) spécifie à propos de cette dernière que le premier caractère doit se prononcer 隨 souei, mais c'est là une correction, car le caractère 墮 n'a pas de prononciation souei. K'o-hong ajoute en apparence une orthographe 薛舍離 Sie-chō-li (sie = śāt), mais c'est certainement là une simple faute de texte pour 薛舍離 P'i-chō-li.

4° Le nom de Viśvabhu est parfois transcrit 隨葉 Souei-ye; cf. Rosenberg, *Vocabulary*, p. 492; *Hōbōgin*, 78.

5° Le nom du brahmane appelé en pāli Verañja se rencontre transcrit 毘蘭若 P'i-lan-jo ou 毘羅然 P'i-lo-jan, mais aussi 隨蘭然 Souei-lan-jen; cf. par exemple *Tripit.* de Kyōto, Suppl^t I, LXX, 213b.

6° Tant pour le nom de l'astérisme *viśākhā* que pour celui de la nonne Viśākhā, on trouve parfois, entre les transcriptions commençant régulièrement par p'i ou wei, une transcription 墮舍佉 T'o-chō-k'ie ou 墮舍迦 T'o-chō-kia, et ici encore M. Anesaki (*The four Buddhist āgamas*, p. 27) a supposé que t'o était fautif pour 頻 p'in, au lieu que K'o-hong (爲, III, 10a) dit une fois de plus que t'o doit se lire ici souei et qu'il faudrait écrire correctement 隨 souei. Il n'est pas douteux que t'o est une simple faute graphique pour souei.

7° Un texte des *āgama* offre 優墮 Yeou-t'o, là où le pāli a Uruvelā; M. Anesaki (p. 32) a supposé cette fois encore une faute pour 頻 p'in, mais il faut certainement lire Yeou-souei (*I₂qu-z^wie), transcrivant U[ru]ve[lā].

Ainsi nous avons un grand nombre de cas où 隨 *souei* (**z^wi_e*) transcrit *vi* ou *ve*, aussi bien en position initiale que médiane. Si le cas ne se présentait qu'avec *souei*, on pourrait songer soit à des fautes de texte, encore qu'on ne voie pas de caractère *p'i*, *pi*, ou *wei*, auquel *souei* ressemble assez pour s'être substitué à lui aussi souvent, soit à un tabou inconnu du caractère 毘 *p'i* (il y a une vague analogie sémantique entre 毗 *p'i* [= 毘] et 隨 *souei*). Mais nous avons vu aussi des exemples analogues qui, au lieu de *souei*, ont 旋 *siuan* (**z₂^wän*) ou 旬 *siun* (**z₂^wuən*). Dans tous les cas, il s'agit de rendre une syllabe étrangère débutant par une labiale sonore suivie d'une voyelle palatale, et, dans tous les cas, la transcription chinoise commence par un **z-*, suivi d'éléments vocaliques ou semi-vocaliques labiaux et palataux. La faute de texte est dès lors exclue, et l'anomalie apparente de la transcription ne peut plus être un fait chinois.

Deux hypothèses se présentent à l'esprit: erreur dans la lecture d'un groupe de l'écriture brahmī, ou évolution particulière du groupe *vi* ou *ve* des originaux hindous dans des dialectes ou des langues de l'Asie Centrale.

Du premier phénomène, on pourrait, je crois, fournir des exemples. C'est ainsi que lorsque les *āgama* chinois ont 毘紐迦旃延 *P'i-nieou-kia-tchan-yen*, là où le pāli a Verahaccāni (cf. Anesaki, *The four buddhist āgamas*, p. 87), je ne doute guère que *p'i-nieou*, où *nieou* transcrit en principe *ṇu*, soit né de cette confusion entre les signes brahmī pour *ṇu* et *ra* dont il y a de si nombreux cas dans le *Fan fan yu* de Li-yen. Mais les signes brahmī pour *bi*, *bī*, *vi*, etc., sont parfaitement clairs, surtout à l'initiale, et d'ailleurs le sanscrit et les prācrits n'ont pas de *z-*. Je pense donc qu'il faut nous rabattre sur l'autre explication, et voir dans ces notations chinoises un effet de prononciations dialectales de l'Asie Centrale où

vī sonnait à peu près comme *zvī* ou *žvī* ¹⁾). Ces prononciations dialectales, à en juger par les transcriptions avec *siuan* et même avec *siun*, avaient peut-être en outre une tendance à nasaliser les voyelles ou à les faire suivre d'un élément nasal; et on pourrait se demander si ce n'est pas à une influence du même ordre que nous devons certaines des transcriptions bien connues du type de 罽良耶舍 Kiang-leang-ye-chö pour Kālayāśaḥ, de *kia-ling-p'in-k'ie* pour *kalaviṅka*, de Mou-tehen-lin-t'o pour Mucilinda ²⁾).

Quoiqu'il en soit, et malgré tout ce qu'il y a encore d'incertain dans mes conclusions, il m'a paru intéressant, à propos de l'équivalence Pāpiyān > Po-siun, d'attirer dès maintenant l'attention sur un problème qui n'est pas sans quelque importance linguistique et philologique et dont, à ma connaissance, nul ne s'était occupé jusqu'ici.

1) Si Po-siun se rencontre pour la première fois dans les traductions de Kumārajīva, c'est au tokharien (dialecte de Kučā) que les origines de Kumārajīva ferent penser naturellement. Mais j'ignore quelle était la forme prise par Pāpiyān dans ce dialecte et en outre dans quelle mesure l'orthographe de ce dialecte nous rend la prononciation réelle.

2) Je ne formule cette dernière hypothèse que sous beaucoup de réserves, car, si on trouve par exemple des transcriptions ainsi nasalisées dans le *Hien-yu king*, où il serait très naturel, vu l'histoire du texte, de retrouver des influences de Khotan ou de Turfan, on a aussi des cas analogues pour des noms comme Pin-t'ong-long, Pāṇḍuraṅga, Phanrang, où l'Asie Centrale n'a pas à intervenir; toutefois nous ne sommes pas assurés de la forme d'où dérive la transcription Pin-t'ong-long qui, phonétiquement, ne semble pas faite directement sur Pāṇḍuraṅga.